

ERNEST BABELON

à la B u

SATYRE DANSANT

STATUETTE DE BRONZE

DU CABINET DES MÉDAILLES

(Extrait de la *Gazette archéologique* de 1886.)

PARIS

A. LÉVY, ÉDITEUR, 13, RUE LAFAYETTE

—
1887

Bibliothèque Maison de l'Orient



129096

ERNEST BABELON

SATYRE DANSANT

STATUETTE DE BRONZE

DU CABINET DES MÉDAILLES

(Extrait de la *Gazette archéologique* de 1886.)

PARIS

A. LÉVY, ÉDITEUR, 13, RUE LAFAYETTE

—
1887

SATYRE DANSANT

STATUETTE DE BRONZE DU CABINET DES MÉDAILLES

La statuette, dont nos planches 39 et 40 offrent la reproduction sous deux aspects, est un des monuments les plus remarquables de la collection des bronzes du Cabinet des Médailles. Elle est d'autant plus digne d'être signalée à l'attention des archéologues qu'elle n'a été remarquée par aucun des nombreux auteurs qui, dans ces dernières années, se sont efforcés de classer et de grouper par familles les figures de Pans, de Satyres, de Silènes et de Faunes dont l'art antique nous a légué des variétés presque infinies. Comme un trop grand nombre des monuments conservés dans nos musées, le Satyre du Cabinet des Médailles n'a pas d'état civil : on en ignore la provenance ; il est certain, toutefois, qu'il est entré à une époque fort ancienne, probablement dès le dernier siècle, dans le cabinet du roi. Nous en constatons pour la première fois la mention positive, en 1838, dans l'*Histoire du Cabinet des Médailles* de Marion du Mersan, qui le décrit ainsi : « N° 257. Un Faune barbu, dansant; il tenait probablement des crotales.¹ » Depuis lors, il a été sommairement catalogué par Clarac² et par M. Chabouillet³, qui en ont justement signalé l'intérêt artistique.

Cette figurine de bronze est d'abord remarquable par ses dimensions peu communes : elle a quarante centimètres de hauteur. Elle l'est aussi par sa conservation exceptionnelle, car elle n'a subi ni restaurations d'aucune sorte, ni mutilations graves. Le bras droit, cependant, a légèrement souffert de l'oxydation, et par endroits, la patine s'est écaillée; enfin, ce même bras est cassé au dessous de l'épaule, vers l'articulation de l'humérus. Heureusement, la brisure ne fait pas complètement le tour du bras dont la pose n'a subi, par suite de cet accident, qu'une dépression négligeable. La patine noire dont la surface métallique est partout recouverte a dû être lustrée, sinon complètement restaurée, à une époque moderne, suivant un usage qu'on a pratiqué dès la Renaissance et qui est loin d'être abandonné aujourd'hui.

1. Marion du Mersan, *Hist. du Cab. des Médailles*, Paris, 1838, in-8°, p. 22. C'est peut-être le même Faune que le même auteur décrit trop brièvement : « Une figure de Faune en bronze, » dans sa *Notice du Cabinet des Médailles* (p. 23), publiée en 1819.

2. Clarac, *Musée de sculpture*, tome IV, page 255 et

pl. 716^e, n° 1745^d.

3. Chabouillet, *Catalogue des Camées, pierres gravées, etc., du Cabinet des Médailles*, p. 507ⁿ, n° 3020. A propos du terme de *Satyre* que nous substituons à celui de *Faune*, voyez *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. IX, 1885, p. 361, note 4.

La nature semi-bestiale du Satyre est caractérisée par sa queue de cheval, ses oreilles pointues et les deux petites cornes qui font saillie sur son front, au milieu des mèches courtes et rudes de son abondante chevelure. Il n'est pas couvert de la nébride traditionnelle ; sa longue barbe, qui rappelle un peu celle des divinités fluviales, a des stries épaisses, parallèles et disgracieuses qui paraissent une recherche d'archaïsme. Les traits du visage, réguliers et graves comme ceux d'un homme arrivé à l'âge mûr, sont comparables à ceux de Silène représenté en père nourricier de Bacchus¹ : ils ont une expression sévère, accentuée encore par la saillie exagérée de l'arcade sourcilière ; rien de cet ironique et gracieux sourire, ni de ce caractère lascif, ni même de cette physionomie contractée et triviale que l'art antique se complait généralement à attribuer aux personnages du thyase de Bacchus. Celui-ci fixe attentivement du regard un objet qu'il tenait de la main gauche et dont il ne subsiste plus qu'un tronçon ; sa main droite, baissée, avait un attribut qui est également mutilé. La jambe droite supporte tout le poids du corps un peu incliné de ce côté ; aussi, l'artiste a-t-il eu soin de bien marquer la saillie des muscles du mollet. La jambe gauche, dégagée, n'appuie sur le sol que par la pointe du pied, dont les veines mêmes sont indiquées. La position des jambes en mouvement, et des bras, l'un étendu, l'autre levé, se rapproche de celle des Satyres qui dansent sur la pointe des pieds, la main devant le visage, jeu auquel se livraient particulièrement les suivants de Bacchus et qu'on appelait *σκόπευμα*. Seulement, remarquez que notre Satyre danse d'un mouvement calme et modéré, et sans s'élever sur la pointe des pieds. Sa tête n'est pas rejetée en arrière, dans cette attitude si fréquente qui valait aux Satyres l'épithète de *ῥιψαύχη* ; elle n'est pas non plus penchée en avant avec ce geste de surprise que Myron a rendu si populaire.

Considérée à un point de vue général, la statuette que nous venons de décrire nous paraît devoir occuper une place importante dans l'analyse et la reconstitution des types de Satyres créés par la plastique grecque. Elle nous révèle une composition pleine de charmes, svelte et gracieuse. Les formes anatomiques sont étudiées, proportionnées ; la taille est élancée, le torse bien modelé. Nous sommes incontestablement en présence d'une bonne réplique d'un chef-d'œuvre qu'il s'agit de déterminer. C'est une copie plus ou moins fidèle à son modèle, analogue à celles qu'on exécutait en Italie, au premier siècle de notre ère, et qui servaient à la décoration de la demeure des riches Romains. Le Satyre du Cabinet des Médailles présente, en effet, tous les traits de ces œuvres gréco-romaines imitées des chefs-d'œuvre dont Rome se para après en avoir spolié la Grèce. Ces répliques, — l'exemple que nous avons sous les yeux permet de le constater, — bien qu'exécutées en général par des artistes grecs, à la solde des Romains, subirent l'influence du caractère romain à qui elles empruntèrent une certaine allure vigoureuse et énergique qui va parfois jusqu'à la raideur : c'est en cela qu'elles se distinguent des produits des

1. V. la statue du Vatican « Silène portant Bacchus enfant », dans Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*, p. 269.

dernières écoles de la Grèce, c'est-à-dire de l'art hellénistique des III^e et II^e siècles, dont toute l'originalité est une grâce réaliste, une technique ingénieuse et raffinée.

Rien de plus fréquent que les suivants de Bacchus, dans l'antiquité figurée. On les rencontre partout : le plus souvent, ils jouent ou ils dansent, tenant dans leurs mains cent objets variés : thyrses, pedums, nébrides, bandelettes, rhytons, cornes à boire, outres faites de peaux de bouc, cratères, amphores, grappes de raisin, instruments de musique tels que la lyre, la double flûte, les crotales, la syrinx, le tympanon, ou bien des Eros bachiques et des animaux spécialement consacrés à Bacchus, comme la panthère et le chevreau. Les artistes grecs se sont, dès le V^e siècle, exercés à l'envi à donner mille attitudes capricieuses à ces êtres qui symbolisaient le rire et le plaisir voluptueux. Malheureusement, les écrivains de l'antiquité ne nous font connaître que quelques-uns des types principaux inventés par les maîtres de la plastique grecque, et encore les descriptions généralement peu précises qu'ils nous ont laissées, permettent à peine de conjecturer à quelle création originelle se rattachent les plus importants parmi les monuments de nos musées. Nous savons, par exemple, que le peintre Protogène avait fait un Satyre ἀναπαύομενος, dont on croit trouver la reproduction dans deux statues de marbre du musée du Louvre : deux jeunes Satyres au repos, jouant de la flûte et « reprenant leur haleine¹ ». Antiphilos, l'émule d'Apelle, avait peint aussi un Satyre avec une peau de panthère, dansant le bras levé, et célèbre sous le nom d'ἀποσκοπεύων, « celui qui regarde au loin. » On croit en avoir le souvenir dans la sculpture et même sur des médailles, notamment dans deux statues de marbre trouvées, l'une à Lamia et conservée au musée d'Athènes², l'autre à Pompéi et conservée à Naples³. Praxitèle sculpta de nombreux Satyres auxquels il paraît avoir donné une expression noble et gracieuse⁴. On cite de lui un Pan portant une outre⁵, un Satyre désigné sous le nom de περιβόητος « le fameux⁶ », et un autre qu'Athénée appelle « le Satyre de la rue des Trépieds⁷ ». On a, probablement, une réplique de celui-ci dans une admirable statue du Vatican qui représente un jeune Satyre au repos, accoudé sur un tronc d'arbre et tenant une petite flûte⁸. A Athènes, suivant Pline⁹, on admirait un Satyre de Lysippe. A Rhodes, il y avait, dans le temple de Bacchus, plusieurs statues de Satyres dues au ciseau du sculpteur Mys¹⁰. Le Faune Barberini, au musée de Munich, paraît être la copie de celui que le

1. Clarac, *Mus. de sculpt.*, t. IV, p. 233 et pl. 296, nos 4670 et 4671 ; Friedrichs, *Bausteine*, p. 377, nos 650 et 651.

2. Schœll, *Archæol. Mittheilungen*, pl. v, n° 41 ; Friedrichs, *Bausteine*, n° 658.

3. Overbeck, *Pompei*, II, fig. 300^a ; Fürtwængler, *Satyr aus Pergamon*, p. 14 et suiv. ; Pottier et Reinach, dans le *Bull. de corresp. hellén.*, t. IX, 1875, p. 372.

4. Voyez les textes qui concernent ces statues, dans Overbeck, *Die antiken Schriftquellen zur Geschichte der*

bildenden Künste, nos 1201, 1203 et suiv.

5. Voyez Kœhler, *Gesammelte Schriften*, publiés par Stephani, t. I, p. 49.

6. M. Collignon, *Manuel d'archéologie grecque*, p. 496.

7. Athénée, XIII, p. 591 B. ; Pausanias, I, 20, 4. Cf. Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*, p. 262.

8. Overbeck, *Geschichte der griechischen Plastik*, t. II, p. 44.

9. Plin. *Hist. nat.* XXXIV, 64.

10. Plin. *Hist. nat.* XXXIII, 155.

sculpteur Antipater avait figuré, dormant sur son outre¹. Citons enfin le magnifique buste de Satyre, sur une pierre gravée de la collection de Luynes, signé d'Epitynchanus, peut-être un affranchi de Livie².

Aucun de ces types, célèbres dans l'antiquité et dont les auteurs sont connus, n'a la moindre parenté artistique avec le Satyre du Cabinet des Médailles. Il en est autrement d'un type créé par Myron, le Satyre Marsyas, dansant sur la pointe des pieds, qui devint si rapidement populaire dans les ateliers de peinture et de sculpture, et dont on a pu récemment déterminer plusieurs répliques.

Hygin raconte que Minerve jouait de la double flûte en présence des dieux assemblés, lorsqu'elle s'aperçut tout à coup que ses auditeurs retenaient à grand'peine leurs éclats de rire. Elle se regarde dans un miroir et voit que, tandis qu'elle souffle dans l'instrument, ses joues tuméfiées lui font un visage horrible à voir. De fureur, elle jette ses flûtes à terre, maudissant quiconque oserait les ramasser. Survient, en dansant, le Satyre Marsyas qui veut recueillir l'instrument. Tel est l'épisode mythologique dont s'inspira Myron dans un groupe sculptural que, d'après Pausanias, on admirait sur l'Acropole d'Athènes. Parmi les répliques de cette œuvre célèbre, on cite, en premier lieu, la statue de marbre connue sous le nom de Satyre du Latran, à qui il manquait les bras et qu'on a restaurée en Satyre dansant avec des crotales aux deux mains. M. Brunn a démontré qu'on avait mal interprété le mouvement de cette statue et qu'on devait la rétablir en Satyre qui fait un geste d'étonnement et de convoitise, en présence de Minerve qui vient de jeter ses flûtes. Cette opinion, combattue, il est vrai, par quelques savants, a été récemment soutenue de nouveau par M. Collignon qui lui a donné une sanction définitive. Le rapprochement de cette statue avec le groupe de Minerve et Marsyas, qui forme le type d'une monnaie d'Athènes et qui figure aussi sur un miroir et sur une peinture d'œnochoé, ne peut plus désormais laisser dans l'esprit le moindre doute³.

On a signalé une autre réplique en marbre du Marsyas de Myron, dans la collection Barocco, à Rome⁴. Une troisième enfin, particulièrement importante, est la statuette de bronze trouvée à Patras, acquise par le British Museum et publiée ici même par M. S. Murray⁵. Seulement, tandis que le Marsyas du Latran est d'une époque assez voisine de

1. Plin. *Hist. nat.* XXXIII, 456; Müller et Wieseler, *Denkmäler der alten Kunst*, II, pl. 40, n° 470.

2. Autrefois, dans la collection Louis Fould. Voyez Chabouillet, *Catal. de la coll. Louis Fould*, n° 999.

3. Sur cette question, voyez Gerhard, *Etruskische Spiegel*, pl. LXIX et LXX; *Venere-Proserpina*, p. 40 et 78; *Griech. Mythologie*, t. I, p. 244; Raoul Rochette, *Mém. de numism. et d'antiquité*, p. 443, note 3; Ch. Lenormant et J. de Witte, *Élite des monum. céramogr.*, t. I, p. 240; Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 392; Brunn, *Il Marsia di Mirone*, dans le *Bull. dell'Inst. di corr. arch. di Roma*, 1853, p. 443; *Annali*, etc., 1858, p. 374-383; *Monumenti*,

etc., t. VI, pl. xxviii; Benndorf et Schöne, *Die antik. Bildwerke des Lateranischen Museum*, 1867, n° 225; Hirschfeld, *Athena und Marsyas* (Winckelmannsfest) Berlin, 1872; L. von Sybel, *Athena und Marsyas*, Marburg, 1879; Heydmann, dans l'*Archaeol. Zeitung*, 1873, p. 96; Kékulé, dans l'*Archaeol. Zeitung*, 1874, pl. 8; M. Collignon, dans les *Monuments de l'art antique* publiés sous la direction de O. Rayet.

4. *Gazette archéologique*, 1879, p. 248.

5. *Gazette archéologique*, 1879, p. 244 Cf. von Pulsky, dans l'*Archaeol. Zeitung*, 1879, p. 91 et pl. 8 et 9.

Myron, le Satyre de Patras ne peut être placé avant le III^e siècle, et il trahit, de la part de l'artiste, un souci du détail qui procède de la manière de Lysippe. C'est une copie déjà interprétée de l'œuvre de Myron, dont on a corrigé l'archaïsme et qu'on a voulu moderniser, pour ainsi parler, en retouchant les parties secondaires.

Après ces répliques, qui sont encore des copies à peu près conformes au modèle, il faut citer les types principaux inspirés du chef-d'œuvre de Myron, mais dans lesquels l'artiste s'est livré, pour les parties accessoires, aux caprices de son imagination, introduisant des attributs nouveaux ou de tels changements dans le mouvement de la tête, des bras et des jambes, qu'on a peine, parfois, à reconnaître le modèle initial : c'est dans cette catégorie d'œuvres secondaires que doit prendre place le Satyre du Cabinet des Médailles.

Le premier monument de ce genre que nous puissions citer a l'avantage d'être daté; il s'agit de la frise du monument choragique exécuté à Athènes en l'honneur de Lysistrate, en 335 avant notre ère¹. On y distingue la figure d'un jeune Satyre, la nébride sur le bras gauche, le bras droit levé et tenant le pedum court appelé *λαγωβόλον*; son maintien, le galbe de son corps, la position de ses jambes écartées, le rattachent directement à la création de Myron, tandis que son visage imberbe, sa physionomie noble et souriante paraissent empruntés au Satyre au repos de Praxitèle.

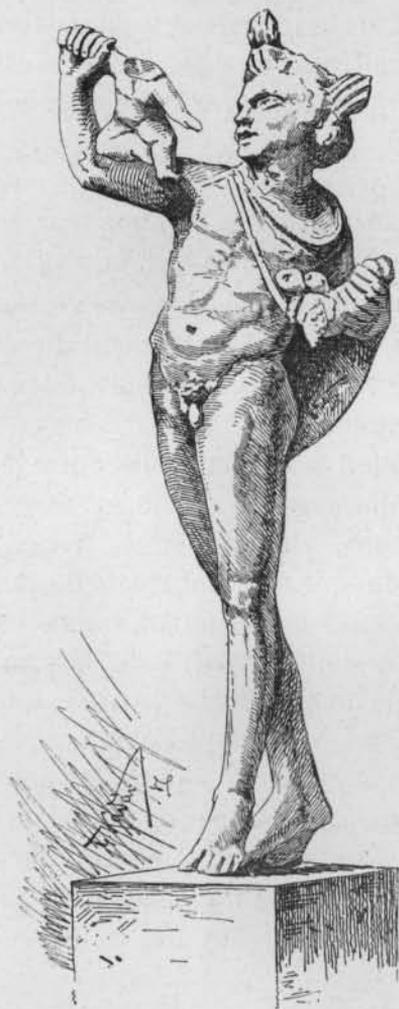
Le Satyre du monument de Lysistrate forme une transition toute naturelle entre le Marsyas de Patras et le type de l'école de Pergame qui, elle aussi, avait, au III^e siècle, suivant le procédé de libre interprétation, inventé son Satyre, d'après celui de Myron : on en connaît deux variétés. La première est une statuette de bronze du musée de Berlin, trouvée en 1877, dans les fouilles de Pergame : M. A. Furtwängler y reconnaît, sans hésitation, une modification du type créé par Myron². C'est un jeune Satyre, imberbe, qui élève le bras droit au dessus de sa tête et tient, dans la main gauche baissée, une syrinx; l'objet qu'il avait dans la main droite, et qui a disparu, était probablement le pedum court. Sa nébride est sur son bras; il est dressé sur la pointe des pieds et paraît cambré en arrière comme pour se défendre contre un serpent, un chien ou plutôt une panthère avec laquelle il jouait. Les modifications apportées au type myronien sont dans le mouvement des bras, les traits du visage, dont l'expression a une frappante analogie avec ceux du tireur d'épine de l'ancienne collection Castellani, aujourd'hui au British Museum³.

L'autre variété de Satyre, qui se rattache à l'école de Pergame, est celle que nous reproduisons à la page suivante. C'est une statuette de terre cuite trouvée dans la nécropole de Myrina, par le regretté Al. Veyries, et qui a été récemment publiée avec un savant commentaire par MM. Pottier et Reinach⁴. Ce Satyre dansant et portant

1. Stuart und Revett, *Alterthüm. von Athen*, t. I. p. 439.
2. Furtwängler, *Der Satyr aus Pergamon* (Winckelmannsfest) Berlin, 1880.

3. *Archaeologische Zeitung*, 1879, pl. 2 et 3.
4. *Bulletin de correspond. hellénique*, t. IX, 1885, p. 359 à 374.

Bacchus enfant, se dresse sur la pointe des pieds comme le Satyre du musée de Berlin dont il a le galbe et la physionomie. Entre ces deux statuettes, les analogies sont si frappantes que MM. Pottier et Reinach ont pu dire : « Nous ne croyons pas dépasser les limites d'une conjecture plausible, en supposant que le coroplaste de Myrina s'est inspiré de quelque statuette de Pergame, la grande ville voisine, le centre intellectuel et artis-



tique de la région, et que cette statuette était de la même époque, du même style que le Satyre de Pergame. » Le Satyre de Myrina est donc le surmoulage antique d'une statuette de bronze qui différait de celle de Berlin par une particularité caractéristique : le jeune Bacchus assis sur son épaule la rattachait, pour ce détail, au groupe de Praxitèle trouvé à Olympie, Hermès portant Bacchus, qui a dû servir de prototype aux nombreuses figures de Satyres, de Centaures ou d'autres personnages représentés avec des enfants sur le bras ou sur l'épaule. Nous saisissons par là les procédés de l'art hellénistique du II^e siècle qui n'invente rien, mais imagine des variantes aux œuvres célèbres des âges antérieurs, empruntant les éléments de ces variantes un peu partout, suivant son caprice, en donnant, comme c'est ici le cas, à un type créé par Myron, des attributs d'une œuvre de Praxitèle.

Comme se rattachant encore au Satyre de Myron par les mêmes procédés d'imitation libre, nous signalerons le Satyre en marbre du musée de Madrid, qui porte un chevreau sur son épaule, tient le pedum dans la main droite et lève la tête en marchant, comme le Satyre de Pergame et celui du Cabinet des Médailles¹. Enfin, le célèbre Satyre en bronze du musée de Naples, trouvé en 1831, à Pompéi, dans la maison appelée depuis *casa del Fauno*, et qui a, comme celui du Cabinet des Médailles, une longue barbe et de petites cornes ; il lève la tête et les bras

et danse sur la pointe des pieds, dans un mouvement gracieux et dégagé.

Nous pourrions énumérer beaucoup d'autres exemples moins illustres qui tendraient à démontrer jusque dans quelles limites le Marsyas de Myron a servi de modèle à des

1. Clarac, pl. 726 n, n° 1671 n.



SATYRE DANSANT
STATUETTE DE BRONZE DU CABINET DES MÉDAILLES



SATYRE DANSANT
STATUETTE DE BRONZE DU CABINET DES MÉDAILLES

compositions postérieures, et à établir même que l'attitude et le geste créés par le sculpteur du v^e siècle furent imposés à des personnages qui n'ont rien de commun avec des Satyres. M. Furtwängler a déjà dit, par exemple, que le Marsyas de Myron avait servi de prototype à la statue d'Actéon dévoré par les chiens; les nombreux emprunts de même nature qu'on a cités pour un autre chef-d'œuvre du sculpteur d'Eleuthères, le Discobole, donnent à cette opinion tous les caractères de la certitude. Notre but étant ici seulement de démontrer par quelles dégradations et transformations successives le Satyre du Cabinet des Médailles procède du Marsyas de Myron, nous nous sommes borné à énumérer quelques autres Satyres qui ont avec lui des liens de parenté artistique et qui, par des voies parallèles, dérivent du même type classique et initial.

Que l'on place le Satyre du Cabinet des Médailles à son rang, au milieu de toutes ces répliques, et l'on sera frappé de l'air de famille qu'il a avec elles. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la statuette de Myrina : le buste tout entier et les jambes sont identiques; le bras levé paraît sorti du même moule; la direction du regard et le mouvement de la tête sont les mêmes. Seuls, la pose des pieds sur le sol et les attributs sont légèrement modifiés.

Mais, par la manière dont l'artiste de notre bronze a traité la barbe, on peut dire que son œuvre se rapproche du type primordial de Myron plus que toutes les autres répliques. Dans le Satyre du musée de Naples, comme dans ceux du Latran et de Patras, le sculpteur s'est efforcé, dans le rendu des cheveux et de la barbe, de donner aux détails de la souplesse et du modelé, et de satisfaire ainsi au goût du jour. Tout autrement étaient traités les cheveux et la barbe dans l'œuvre classique. En effet, Pline¹ reproche à Myron d'avoir sculpté les cheveux et la barbe avec une rigidité aussi grande que les artistes plus anciens que lui : *capillum et pubem non emendatius fecisse quam rudis antiquitas instituisset*. Ainsi donc, Myron était resté dans le style archaïque pour les cheveux et la barbe. Son Marsyas avait une barbe pareille, par exemple, à celle d'un des Centaures d'Olympie qui étreint une femme dans ses bras², ou à celle du Satyre accroupi, au revers des tétradrachmes de Naxos, en Sicile, ou enfin à celle du buste de Zeus Trophonios, au musée du Louvre³. C'est ce qui a fait dire à M. Murray⁴ que le Marsyas de Myron avait sans doute « une barbe pointue, sculptée en masse solide, avec les poils indiqués seulement par de longs traits parallèles, légèrement traités. » C'est le caractère même de la barbe d'un Marsyas publié par Kœhler⁵, et ne dirait-on pas que M. Murray, quand il écrivait ces lignes, avait sous les yeux le Satyre du Cabinet des Médailles? Au surplus, pour se rendre un compte exact de la manière dont les artistes qui travaillaient à Rome, à la fin de la République ou au commencement de l'Empire, traitaient l'ar-

1. Plin. *Hist. nat.* XXXIV, 57.

2. *Ausgrabungen aus Olympia*, II, pl. XIV.

3. *Archæolog. Zeitung*, t. XXXII, pl. 9.

4. *Gazette archéologique*, t. V, 1879, p. 245.

5. *Gesammelte Schriften* de Kœhler, publiés par L. Stephani; mémoire intitulé *Antiken von Paramithia in Epirus*, pl. 1.

chaïsme dans la barbe, il faut comparer à la barbe de notre Satyre, celle de Romulus représenté sur un denier frappé à Rome, par C. Memmius, vers l'an 60 avant notre ère¹.

Après les analogies, voyons les différences. Le bronze du Cabinet des Médailles s'éloigne surtout du Marsyas de Myron, son prototype, en ce que celui-ci ne portait aucun attribut, tandis que notre statuette avait, au contraire, dans chacune de ses mains, un objet aujourd'hui mutilé. Quels étaient ces attributs? Clarac², après avoir dit qu'il croit que notre Satyre portait, dans la main gauche, un arc ou un bâton, ajoute : « Ce Faune est donné (par Du Mersan) comme dansant et ayant tenu probablement des crotales. L'examen du fragment que tient la main gauche peut faire croire que c'est le reste d'un arc. Dans ce cas, l'autre main aurait tenu une flèche et l'on aurait un Faune chasseur, mais une pareille représentation serait d'une grande rareté. » Un examen attentif de la statuette nous a permis d'établir d'abord que les deux objets que le Satyre tenait dans ses mains étaient de nature différente. Ce fait est hors de doute : les photogravures de nos planches permettent même, jusqu'à un certain point, de le constater. Pour la main droite, celle qui est baissée, elle tenait un objet mutilé seulement par l'une de ses extrémités et dont la nature ne nous paraît pas douteuse : c'est l'extrémité d'une corne de bœuf; cette main tenait donc le *céras* ou la corne à boire; les doigts ont encore la pose qu'il faut leur donner pour saisir un objet de forme conique et qui monte en s'élargissant de la pointe au sommet.

On connaît de nombreux exemples de Faunes, de Satyres ou de Silènes qui tiennent des cornes à boire. M. Reifferschied a publié, en 1866³, une statuette de bronze de la collection Fortnum qui représente un Faune barbu, couvert de la nébride et tenant, dans la main droite baissée, une corne à boire, tandis qu'il porte une massue de la gauche. Une autre statuette de bronze, conservée au musée de Vienne, représente un Faune barbu, couvert de la nébride, ayant, dans la main droite baissée, une corne à boire, et dans la gauche, une corne d'abondance⁴. La position de la corne à boire dans la main de ces deux statuettes de bronze n'est pas tout à fait la même que celle que devait avoir le même vase dans la main du Satyre du Cabinet des Médailles : celui-ci tenait le *céras* comme nous le voyons porté par un jeune Satyre imberbe du musée de Naples⁵, ainsi que par un Satyre d'une peinture de Pompéi⁶. Au surplus, les Satyres tenant des cornes à boire sont nombreux parmi les produits de l'art antique, et l'on sait qu'on rencontre non moins souvent le *céras* entre les mains de Bacchus et d'Hercule⁷. Les

1. E. Babelon, *Monnaies de la république romaine*, t. II, p. 248.

2. *Mus. de sculpt.*, t. IV, p. 255.

3. *Annali dell'Institut. archeol. di Roma*, 4866, t. XXXVIII, p. 224; Tav. d'agg. N; Cf. Roscher, *Lexicon*, art. *Faunus*; Baumeister, *Denkmäler*, art. *Faunus*.

4. Voyez von Sacken. *Die antiken bronzen des K. K. Münzen und Antiken Cabinettes zu Wien*, I, taf. 30, 3. Cf. Roscher, *Lexicon*, art. *Faunus*.

5. Clarac, pl. 694^A, n. 4693^B.

6. F. Lenormant et Robiou, *Chefs-d'œuvre de l'art antique*, 2^e série, t. I, pl. 85.

7. Voyez, entre autres exemples, Clarac, pl. 694^A, n. 4693^B; Panofka, *Vases peints de la collection Blacas*, pl. XIII, XIV et XV; Gerhard, *Gesammelte akad. Abhandlungen*, pl. LIV et LXVI; *Bullett. arch. Napolitano*, 1847, t. IV, pl. 4.

traditions mythologiques ont fait maintenir le céras (κέρας) ou corne de bœuf, la plus ancienne forme des vases à boire, dans les représentations figurées, à côté de vases plus perfectionnés qui, comme le rhyton, n'en étaient que la transformation. Les habitants de la Thrace surtout, dont la réputation d'ivrognerie était universelle, avaient encore, à l'époque romaine, conservé l'usage du céras dans les orgies auxquelles ils se livraient en l'honneur de leurs dieux favoris Hercule et Bacchus. Ils versaient le vin dans de gigantesques cornes qu'on appelait *amystis* (ἄμυστις)¹. Horace fait allusion à ces jeux grossiers quand il dit :

*Neu multi Damalis meri
Bassum threiciâ vincat amystide*².

Dans les fêtes de Bacchus appelées Choae ou Anthestéries, avaient lieu des défis de buveurs sur lesquels divers auteurs nous ont conservé de curieux détails. Celui qui vidait le plus vite la corne de vin recevait pour récompense une couronne et des gâteaux. On était passé maître dans l'art quand on savait boire avec la corne ou l'*amystis* et la vider d'un seul trait, sans que le vase effleurât les lèvres³. La règle du défi variait au gré des buveurs; généralement on s'engageait à vider la corne neuf fois en l'honneur des Muses et trois fois en l'honneur des Grâces⁴.

Rien donc de plus naturel que de voir les compagnons de plaisir de Bacchus et d'Hercule, les Faunes, les Satyres et les Silènes, tenir en main la corne à boire et symboliser ces jeux d'ivrognes que chantent les poètes comme Horace et qui étaient assez répandus pour exciter l'indignation de saint Augustin.

L'objet que le Satyre du Cabinet des Médailles tenait dans la main gauche et qu'il paraît fixer attentivement, ne pouvait-être, avons-nous dit, de même forme que celui qu'il avait à la main droite. En outre, si la pose du bras levé est identique à celle du Satyre de Myrina, il n'est pas possible d'admettre que notre statuette portât un Bacchus enfant sur son épaule comme cette dernière. En effet, l'objet n'est mutilé que dans l'une de ses extrémités, celle qui est tournée du côté de la tête du Satyre; l'autre bout qui dépasse la main de quelques millimètres est absolument intact et il affecte la forme d'un pied de bouc ou de chevreau. On remarque même, sur la tranche de ce tronçon, la rainure qui partage en deux sections égales le sabot des animaux de l'espèce des ruminants. Ceci bien constaté, il n'y a plus qu'un petit nombre d'hypothèses possibles en ce qui concerne l'attribut de cette main de notre Satyre : ce ne pouvait être qu'une outre faite avec une peau de bouc, une nébride ou un quartier de venaison comme un cuissot de cerf, de bouc ou de chevreuil.

L'hypothèse d'une outre de peau de bouc n'est pas, *a priori*, absolument impossible.

1. Pollux, III, 3.

2. Hor. *Od.* I, 36, 44.

3. S. Ambros. *De Eliâ et jejun.*, cap. XVII, 64.

4. Hor. *Od.* III, xix, 44 et suiv.

Nous savons qu'en fabriquant une outre de cette nature, on réservait la peau d'une patte de l'animal pour servir d'ouverture; on coupait les autres et on en fermait la place par une couture. On remplissait et on vidait l'outre par la patte conservée, et de là vient qu'on dit souvent le *piéd de l'outre* pour désigner son goulot¹. Des monuments représentent des Satyres qui soufflent dans la patte de l'outre pour la gonfler², et rien de plus répandu que les figures de Silènes ou de Satyres portant une outre de peau de bouc pleine de vin. Parmi celles qui peuvent avoir, comme attitude générale, une certaine analogie avec la statuette qui fait l'objet de cette notice, nous citerons un Satyre barbu, en marbre, trouvé à Rome dans la villa de Q. Voconius Pollion³, puis, deux jeunes Satyres en marbre, du Musée de Naples, dont nous avons déjà parlé et qui, tenant une corne à boire dans la main droite, soutiennent de la main gauche une outre sur leur épaule⁴. Il y avait à Rome une célèbre statue de Marsyas avec une outre sur l'épaule, peut-être inspirée de la statue de Pan portant une outre, œuvre de Praxitèle. Cette statue de Marsyas était sur le Forum dès le VII^e siècle de Rome; on la voit reproduite sur des deniers frappés par L. Marcius Censorinus, vers l'an 670 (84 av. J.-C.)⁵. Marsyas, assimilé à Liber, fut le symbole de la liberté et c'est à ce titre qu'on avait érigé sa statue sur le Forum; c'est pour la même raison que cette statue eut de nombreuses répliques, à l'époque impériale, dans les villes auxquelles on concédait les libertés et le droit de colonie romaine: les monnaies frappées dans ces colonies ont souvent pour type cette statue de Marsyas, devenue extrêmement populaire⁶. Il ne nous semble pas, toutefois, que le Satyre du Cabinet des Médailles ait, avec le Marsyas du Forum, autre chose de commun que de lointains rapports de famille. Notre Satyre ne paraît point dans le mouvement d'un homme qui porte un fardeau sur son épaule. De plus, si l'on tient compte des procédés techniques, on reconnaîtra que, dans le cas où le Satyre eût porté une outre ou tout autre objet sur l'épaule, cet attribut, fondu avec la statuette, eût fait corps avec elle. Disparu, il en resterait des traces sur l'épaule; or, il n'y a pas la moindre marque d'arrachement ou de brisure.

On ne saurait non plus admettre que notre Satyre tint l'outre en suspension devant lui, geste donné à un certain nombre de figures antiques⁷, notamment sur une peinture de vase où un Satyre barbu tient, de la main droite, une corne à boire, et, de la gauche, une outre gonflée qui pend presque jusque sur le sol⁸. Malgré ces analogies, il n'est pas possible d'attribuer ce mouvement au Satyre du Cabinet des Médailles à cause de la position de la main et de la direction du regard. Supposez un personnage laissant pendre de

1. Voyez Pollux, *Onom.* II, 4, 496; Cf. Kœhler, *Kleine Abhandlungen zur Gemmenkunde*, Theil II, p. 15.

2. Kœhler, *Kleine Abhandlungen*, Theil II, p. 4 et suiv.

3. *Bullettino della commissione municipale di Roma*, 1884, p. 217, pl. xvii-xix, n° 15.

4. Clarac, pl. 694 ^A, nos 4693 ^D et 4693 ^E.

5. E. Babelon, *Descript. histor. et chronol. des monnaies de la republ. romaine*, t. II, p. 495.

6. Voyez H. Jordan, *Marsyas auf dem Forum in Rom* (Winckelmannsfest), in-4°, Berlin, 1884.

7. Gerhard, *Auserl. griechische Vasenbilder*, t. I, pl. LXXVII; t. IV, pl. CCLXXII, n° 3; pl. CCCXVII, n° 4; Lenormant, *Catal. de la collection Dutuit*, pl. 49; A. de Laborde, *Vases Lamberg*, t. I, pl. XXIV.

8. A. de Laborde, *Vases Lamberg*, t. II, pl. xxx, n° 46.

sa main une outre gonflée de vin, cette main aura une position toute différente, le pouce et l'index, placés en haut, et le petit doigt tourné du côté du sol.

Des motifs analogues obligent à repousser aussi l'hypothèse de la nébride, qui eût laissé des traces sur le corps du Satyre; en la supposant flottante et tenue en suspension, la main eût eu une autre position; le regard n'eût pas été dirigé vers la main. Il reste donc à admettre que notre Satyre tenait un cuissot de cerf ou de chevreau. Des analogies assez nombreuses nous permettent de confirmer cette hypothèse et de la considérer comme la plus vraisemblable de toutes. Ainsi, le Satyre du Musée de Madrid, que nous avons déjà cité, tient un chevreau sur son épaule. Un vase peint, de l'ancienne collection Blacas, nous montre Bacchus lui-même qui s'avance vers un autel, portant dans chacune de ses mains la moitié d'un petit bouc qu'il vient de déchirer et qu'il va sacrifier¹. Ce sont les Ménades, surtout, qu'on voit portant des quartiers de venaison. Sur le bas-relief du Louvre connu sous le nom d'Epiphanie de Dionysos, une Ménade tient un cuissot de chevreuil². Un grand rhyton en marbre, trouvé dans les jardins de Mécènes et conservé à Rome au musée des Conservateurs, nous montre des Ménades qui dansent tenant dans leurs mains des cuissots de daims ou de chevreuils, et ce singulier attribut des compagnes obligées des Satyres est trop fréquent pour qu'il soit nécessaire de multiplier les exemples³. Il n'est pas rare non plus de rencontrer, dans les bas-reliefs ou les peintures de vases, des quartiers de venaison portés par des Centaures, des chasseurs, des bergers. Les monuments ne manquent donc point, et si parmi les nombreux Satyres d'un mouvement analogue à celui du Cabinet des Médailles, que nous avons énumérés au cours de cette notice, il ne s'en trouve, à première vue, aucun qui porte d'une main un céras et de l'autre un cuissot de daim, de cerf ou de chevreuil, cela tient, nous n'en doutons pas, à ce qu'on a complété ces attributs mutilés d'une manière arbitraire. On s'est trop hâté de restaurer tous ces Satyres, en leur mettant entre les mains le pedum, la flûte, les crotales. Si notre Satyre avait été un joueur de crotales, comme on l'a dit, on apercevrait, autour du poignet et sur les mains, les traces des courroies qui fixaient les coquilles dans la paume de la main; et, dans l'hypothèse de crotales à manches, munies à une de leurs extrémités de deux palettes frappant l'une contre l'autre, les tronçons restés dans chacune des mains seraient semblables; les deux mains eussent tenu, de la même façon, deux objets identiques, le regard du Satyre n'eût pas été dirigé du côté de l'une des deux crotales avec cette attention prolongée et soutenue qu'on lui remarque.

D'ailleurs, diverses statues de Satyres ont été imprudemment restaurées avec des crotales aux mains : dans la galerie des *Candelabri*, au musée du Vatican, se trouvent deux statues de marbre représentant des Satyres ainsi restaurés. M. Cōnze a démontré, en s'autorisant d'un bas-relief du musée Chiaramonti (*Catal.* n° 708), que, loin d'avoir des

1. Panofka, *Musée Blacas*, pl. XIII, XIV, XV et p. 44.

2. W. Fröhner, *Catal. de la sculpt. antique du musée du Louvre*, n° 204.

3. Duc de Luynes, *Vases peints*, p. 2 et pl. III; Welcker, *Alle Denkmäler*, 2^e part., pl. V, 9.

Am
Luf
auf
fan
C
L
t

crotales, ces Satyres dansent, la main droite libre et dégagée, tandis qu'ils saisissent de la main gauche l'extrémité de leur queue de cheval¹. C'est également sans preuves suffisantes qu'on a fait un joueur de crotales du Satyre de la villa Borghèse² et qu'on a restauré en Pugiliste une statue du Musée du Louvre, dont le mouvement général n'est pas sans rapport avec le groupe de monuments dont nous nous occupons ici³. La reconstitution des statues d'athlètes de Munich et de Dresde a aussi été, de la part de M. Brunn, l'objet de critiques aussi justes que rigoureuses⁴. Il faut donc convenir que bon nombre de statues de nos musées, dont on a fait des athlètes ou des Satyres tenant des crotales, le pedum, la grappe de raisin ou d'autres attributs, ont pu tout aussi bien reproduire le type des Satyres de Pergame, de Naples, de Myrina, du Cabinet des Médailles; ce dernier, dans tous les cas, en raison de sa valeur artistique et de la précision avec laquelle on peut rétablir les attributs de ses deux mains, doit désormais être considéré, lui aussi, comme un des éléments importants du problème si délicat de la restauration des statues de nos musées, qui se rattachent plus ou moins directement au Marsyas de Myron.

ERNEST BABELON.

1. Conze, *Ristauro d'una statuetta di Satiro*, dans les *Annali dell'Institut. arch. di Roma*, 1864, t. XXXIII, p. 331-333 et pl. N.

2. Voyez un article de M. Braun, dans les *Annali dell'Institut. arch. di Roma*, 1843, t. XV, p. 266-276 ;

Monumenti, t. III, pl. LIX.

3. Voyez E. Brizio, dans les *Annali dell'Institut. arch. di Roma*, 1874, t. XLVI, p. 54-63 et pl. L.

4. *Annali dell'Institut. archeol. di Roma*, 1879, t. LI, pl. S, T.